

Traduction et nouvelles

Thomas Dupont-Buist, Hélène Rioux and Marie-Ève Sévigny

Number 170, Summer 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88230ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dupont-Buist, T., Rioux, H. & Sévigny, M.-È. (2018). Review of [Traduction et nouvelles]. *Lettres québécoises*, (170), 36–38.

« Libre d'avoir plein d'idées dangereuses »

Thomas Dupont-Buist

Entrer dans cet ouvrage de Heather O'Neill constitue une expérience s'apparentant à accepter l'immense bouquet de fleurs tropicales que nous tendrait de bon matin le mafieux du coin, sourire doré en sus.

Dès lors, la linéarité de nos existences volerait en morceaux. Comme pour les continents il y a longtemps, une dérive s'amorcerait et des tréfonds de nos ventres, on pourrait sentir gronder une vie à venir de magma en fusion, prévoir quelques éruptions, mais jamais la soudaineté avec laquelle elles se manifesteraient. Une poésie de bandit teinterait le monde de l'éclat du danger, excitante comme un braquage de banque en side-car avec Bonnie et Clyde, annonciatrice de la tragédie à venir comme les inévitables et funestes conséquences qui furent les leurs. Plonger dans l'univers d'O'Neill, c'est accepter comme évangile l'enseignement d'un clown triste : au sein du merveilleux, il y a souvent la tragédie, de même que l'on trouve « [...] la tragédie dans le merveilleux ».

Beau comme la poésie dans un conte cruel

Hôtel Lonely Hearts, dans le Montréal des Années folles, puis dans celui grandement dépressif des ventres qui gargouillent et des poches trouées, raconte une histoire venue enrichir la tradition des contes cruels. En nous présentant les orphelins Rose et Pierrot, sublimes mésadaptés soumis aux aléas des bas-fonds et victimes des machinations perverses des fortunés, O'Neill nous pousse à l'imaginer cheminant en pensée, accompagnant Dickens dans ses interminables marches sur les pavés de Londres, canne d'apparat au poing, devisant avec le maître sans avoir à rougir.

Formidable histoire d'un amour passé au tordeur de la réalité, ballotté par la déferlante des désirs, charcuté du couperet de l'ambition et piétiné par des hommes furieux, la fable de Rose et Pierrot n'offre pas d'autre morale que celle du vice. Acquitté des accusations de candeur qui auraient autrement pu le faucher, ce texte ose laisser s'affronter poésie et prosaïsme, s'entrechoquer lyrisme et zones d'ombres. La dèche a le bras long, elle frappe à coup de prostitution, asservie d'une bouffée méphitique, accable perpétuellement jusqu'à l'abattement.

Sans famille, Rose et Pierrot ne sont pas pour autant dénués de ressources. Ils se reconnaissent dans la foule des anonymes comme deux phares qui s'appellent. À l'orphelinat où ils grandissent, ils doivent composer avec les bigots, les profiteurs et les jaloux, réussissant à s'imposer précocement sur la scène montréalaise par des spectacles hétéroclites où Pierrot imagine au piano d'étranges mélodies sur lesquelles Rose esquisse d'improbables danses. Puis l'amour naissant est mis à l'épreuve par une longue séparation. Au terme d'un cruel jeu de serpents et échelles, ce sont deux adultes qui se retrouvent, marqués par tout ce qui a tâché de les éteindre, prêts à reprendre leurs singuliers spectacles, à New York cette fois-ci, la pègre cachée dans la caravane qui s'ébranle.

Montréal et ses femmes

Tout en rêveries fantasques, cette œuvre d'O'Neill ancre sa force dans une profusion de fulgurances poétiques, saturant l'esprit de son lecteur des images les plus inusitées, créant par là des ambiances uniques qui dénotent la richesse de son univers intérieur, de sa façon d'être au monde. Quel festin pour une traductrice de talent comme Dominique Fortier ! Les innombrables images gardent toute leur force de frappe en français, le québécois se substituant naturellement à l'anglais sans qu'on s'en rende le moindre compte.

Les gargouilles représentant des faunes se penchaient à la façade des édifices en relatant leur vie sexuelle sur le ton du chuchotement. [...] Un train électrique faisait le tour d'une montagne dans la vitrine du magasin de jouets, et ses passagers lilliputiens rêvaient dans leurs couchettes miniatures.

Derrière la puissance de cette voix encore nouvelle pour le lectorat francophone (merci aux éditions Alto qui ont mis fin à l'absurdité de devoir lire ces textes traduits depuis l'Hexagone), il faut aussi souligner l'humour mordant, un sens de la formule qui nous exempte de l'épanchement nécessaire à d'autres pour exprimer la complexité de leurs idées. On se délecte de même des pointes de Rose, féministe avant la lettre, femme inquiétante pour tous ces hommes qui n'arrivent à la percevoir que comme « [...] un objet destiné à être punaisé sur du liège » et qui ne lui reconnaissent pas la liberté « d'avoir plein d'idées dangereuses ».

Voici une œuvre d'art « [...] valable et complète [...] » qui, comme le dit si bien O'Neill à propos de la mélodie de Pierrot, est prête à « [...] existe[r] indépendamment de son créateur » ! ♦

☆☆☆☆

Heather O'Neill

Hôtel Lonely Hearts

traduit de l'anglais (Canada)

par Dominique Fortier

Québec, Alto

2018, 544 p., 29,95 \$



Le parcours de la combattante

Hélène Rioux

De 1960 à 1980, le gouvernement canadien a retiré plus de 16 000 enfants autochtones de leur foyer d'origine pour les confier à des familles « blanches ».

On a appelé « rafle », *Sixties Scoop* en anglais, cet épisode honteux de l'histoire canadienne, et Sandy Pelly, l'héroïne de *Peau d'ours*, en a été une des victimes. Sa mère étant célibataire, les fonctionnaires fédéraux ne la considéraient pas en mesure de s'occuper convenablement d'un enfant. C'est ainsi que Sandy a été enlevée à son milieu dès sa naissance et adoptée par une famille ukrainienne qui l'a élevée avec amour. Si elle a eu ce genre de chance dans son malheur, on ne peut hélas pas en dire autant de tous les jeunes « placés » dans le cadre de ce projet : nombre d'entre eux ont été méprisés, voire traités comme des esclaves par ceux qui avaient pour mission d'en prendre soin.

En quête de ses origines

Écrit à la troisième personne, *Peau d'ours* retrace, avec quelques retours dans le passé, le parcours de Sandy à partir de ses débuts de journaliste jusqu'au jour où elle renoue avec ses origines. Pour ce faire, l'auteure privilégie presque toujours le point de vue de Sandy, sauf à quelques occasions où elle adopte celui de Blue, son amoureux. Ces passages sont à mon avis superflus, car trop rares pour qu'on parvienne à cerner le personnage.

Encouragée par sa famille d'adoption, particulièrement par sa Baba (sa grand-mère), Sandy est résolue à réussir sa vie. Elle suit un cours de journalisme et parvient à se faire embaucher comme reporter dans une station de télévision à Regina. C'est la première fois qu'une Autochtone accède à un tel poste. Pourtant, là encore, elle est en butte au racisme. Certains de ses collègues ricanent méchamment et l'accueillent par des sarcasmes et des *wou-wou-wou* — une façon un peu étrange de rendre ce prétendu cri de ralliement amérindien — à la première réunion lorsque, pleine de bonne volonté, elle propose de présenter un reportage sur un cours d'artisanat « conçu pour faire revivre la culture et les traditions amérindiennes parmi les femmes autochtones ». « Ça intéresse personne, cette *bullshit* fleur bleue », la rabrouent-ils.

Quand l'histoire commence, Sandy se trouve dans un bar country où elle fait la connaissance de Blue, un policier métis dont elle tombe aussitôt follement amoureuse. Mais Sandy a un problème : l'alcool. Quand les choses vont mal, le vin et la vodka la réconfortent et c'est à ces « remèdes » qu'elle a recours lorsque Blue lui annonce qu'il a déjà une petite amie. Il reviendra pourtant et lui proposera d'aller vivre avec lui.

Saskatoon

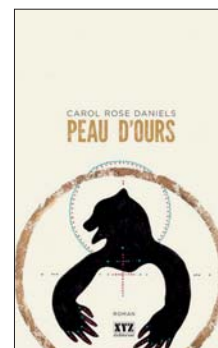
Elle abandonne donc tout pour suivre Blue à Saskatoon où elle retrouve bientôt du travail dans une nouvelle station de télévision. C'est dans cette ville qu'elle fait la connaissance de Joe, un aîné amérindien sage — ex-alcoolique — qui la prend sous son aile, c'est là aussi qu'elle se lie d'amitié avec un caméraman,

Kyle, qu'elle retrouve sa famille biologique, qu'elle fait des rêves prémonitoires peuplés d'ours, qu'elle s'évanouit à quelques reprises, qu'elle participe à son premier pow-wow. Mais quand son histoire d'amour avec le policier métis, qui se révélera lâche et veule, prend brutalement fin, le désespoir s'installe et l'alcool sert une fois de plus à panser les plaies de Sandy.

Un jour, Joe lui apprend que des jeunes filles autochtones sont violentées, parfois même tuées par des policiers blancs corrompus — la chose s'est vue au Québec aussi —, et Sandy décide de braver tous les dangers et d'enquêter. Pour ce faire, elle se déguise en prostituée, perruque rousse, minijupe rouge en latex, bustier blanc, cuissardes. Elle laissera presque sa peau dans l'aventure.

L'auteure, elle-même journaliste autochtone, a sans doute vécu des événements similaires, été l'objet d'insultes et de racisme (sinon elle en a été le témoin). Dans son roman, tous les méchants sont des Blancs, tous les Autochtones sont gentils, généreux, tous respectent la nature et les aînés. Bien qu'on comprenne la souffrance de ces derniers, un tel manichéisme crée chez le lecteur un sentiment de malaise.

Le roman est divisé en soixante-cinq courts chapitres d'une dizaine de pages au maximum auxquelles s'ajoutent à l'occasion des poèmes — peu convaincants. L'écriture est simple, descriptive, par moments laborieuse, à la limite de la banalité. Le texte est sans surprise, sans élan, et c'est en vain qu'on espère un moment d'éblouissement pendant la lecture. Ne l'ayant pas lu dans sa version originale, j'ignore si le problème vient de la traduction ou de l'écriture même. N'empêche qu'une révision plus rigoureuse aurait été souhaitable, car certaines tournures sont maladroites, « plouc d'habitant », par exemple, ou « il est plus jeune qu'attendu », et quelques malheureuses coquilles ont été oubliées. Cela ne fait pas pourtant de *Peau d'ours* un roman « minable », loin de là, ne serait-ce que par tout ce qu'il nous apprend sur les traditions et les valeurs des Premières Nations — nous les connaissons si mal. Mais, mis à part les deux scènes d'amour explicites (je les ai trouvées passablement clichés et, en fin de compte, plutôt inutiles), l'ensemble est tellement linéaire, prévisible que j'avais parfois l'impression de lire une œuvre pour la jeunesse. ♦



☆☆☆

Carol Rose Daniels

Peau d'ours

traduit de l'anglais (Canada)

par Sophie Cardinal-Corribeau

Montréal, XYZ éditeur

2018, 320 p., 27,95 \$

La retraite sentimentale

Marie-Ève Sévigny

Le troisième recueil de Camille Deslauriers offre une touchante incursion dans les tremblements de l'être.

La nouvelle *Sous le tapis* présente une prof de lettres rimouskoise à un colloque universitaire marocain. Seule dans la médina de Marrakech, la femme craint de s'égarer « dans le dédale des ruelles, dans la foule. Dans [s]a vie. Dans [s]a tête. » La communication qu'elle doit livrer porte sur « L'effet-personnage dans le roman par nouvelles ». C'est un peu le voyage auquel est invité le lecteur. Au gré des seize textes, dont la plupart se déroulent dans le bas du fleuve, il suivra cette narratrice dans les méandres de l'effort de vivre et de son émerveillement. Ce roman désaccordé, à l'image de l'existence fébrile de cette solitaire soi-disant incomprise, se déploie en corolle plutôt que de tendre vers un dénouement. Une sorte de *Retraite sentimentale* à la Colette, quoi, où la femme blessée se réfugie dans les tableaux sensualistes, doux, piquants, humoristiques, parfois poignants.

La gravité de certains sujets n'empêche pas les nouvelles de porter beaucoup de lumière, grâce à une écriture hédoniste.

Différente, telle qu'en elle-même

Il ne faut pas s'attendre à des chutes surprenantes dans ces nouvelles impressionnistes, qui essaient plutôt que d'enfiler des événements – ce qui n'empêche pas le lecteur d'être intrigué, pris par cette écriture au service de la saveur de vivre. La poésie n'est jamais loin au moment de raconter, plusieurs nouvelles se construisant autour d'un objet, un geste, un instant, métaphores des bonheurs et tourments de l'identité féminine. De la même façon que le tapis, rapporté du Maroc, se détériore comme l'amour qui y a été vécu, la femme de la nouvelle *Les heures d'ensoleillement* n'arrive pas à faire coïncider le calendrier du jardin avec sa carrière universitaire. Farouchement libre, elle cuisine un repas d'adieu pour un amant qui passera, pour ainsi dire, en dessous de la table, dans *Bas noirs et cardamome verte*. Émerveillée par les saveurs et parfums de sa solitude, elle en capture les moindres instants de grâce dans des pots Mason (*La pleine lune dans un pot Mason*). *La pouponnière* est un lieu cauchemardesque, où cette femme jugée « [i]ndigne égoïste irresponsable » refuse de mettre au monde des enfants monstrueux, elle qui « ne fer[a] jamais rien d'autre que des filles d'encre ». Différente puisque tellement elle-même, elle refuse le conformisme qui la réduit au couple ou à la maternité, bataillera durant tout le livre pour apprivoiser son identité vacillante et mal-aimée.

C'est un ouvrage névrotique – on aimera ou pas. Madame Trop, comme l'a surnommée un amant, se sent perpétuellement

culpabilisée, peinant à se défaire du regard d'autrui, qu'elle a intériorisé au point de disparaître. Les hommes de sa vie – à moins qu'il s'agisse toujours du même ? – la dardent d'un tel mépris, que ce soit devant ses excès gastronomiques (*Sa vie monochrome*), sa façon de danser (*Dans un tourbillon d'écume*) ou sa culture littéraire (*Elle citait Todorov*), que le lecteur sera en droit de se demander si la narration, en prêtant aux personnages une telle méchanceté, ne cède pas à la paranoïa, voire à la complaisance envers la blessure intérieure. *Cendres de soi*, peut-être la plus forte et la plus belle nouvelle du recueil, accompagne la femme détruite dans sa dépression, jusqu'au seuil de la mort, dont l'écarte une armée d'amis bienveillants : « Une lignée de fileurs et de fileuses se passent la laine le fuseau le rouet confisquent les ciseaux nous attachent à la vie. » Il s'agit de retrouver l'équilibre pour pouvoir enfin recommencer à vivre seule – la solitude étant dans ce livre, non pas l'ascèse, mais le noyau de la sérénité.

Carnet hédoniste

La gravité de certains sujets n'empêche pas les nouvelles de porter beaucoup de lumière, grâce à une écriture hédoniste qui, par moments, se rapproche plus du carnet que du récit, à l'image de ces reliques que la narratrice aime accumuler, « [b]ois d'échouerie, trio de roches, verre de tempête. Pot-pourri bigorneaux plantes vertes, chandelles étoiles de mer amulettes. » Les énumérations reviendront souvent dans les nouvelles, jusqu'à occuper la totalité du texte final. L'effet de liste, d'abord charmant, pourra lasser à la longue, même si l'on comprend que ce tic d'écriture est mis au service d'une vision kaléidoscopique du monde : « Un drôle de regard que celui d'une guêpe. Deux yeux simples appelés ocelles, au-dessus de la tête. Et deux autres composés, où s'agglutinent des centaines d'ommatidies qui reçoivent, chacune, une image. Les clichés s'additionnent pour former une mosaïque. »

Il n'est jamais aisé pour un nouvelliste de donner une unité à un recueil dont plusieurs textes ont d'abord été publiés en revue. Camille Deslauriers a pourtant le mérite d'offrir un univers qui se tient, tant par ses sujets que par ses manières. Une lecture touchante et poétique, au cœur des vibrations de l'être. ♦



☆☆☆

Camille Deslauriers

Les ovaires, l'hypothalamus et le cœur

Québec, Hamac

2018, 128 p., 17,95 \$